

Miserrimus

Christophe Cognet

Chaque mois, retrouvez la progression du scénario

Synopsis - 1° partie - octobre 2013

1

Une fête foraine.

JADE, une femme de 35 ans s’y promène, seule, souriante. Elle traverse les allées en semblant être un peu à l’écart de l’agitation ambiante, comme si elle posait un filtre entre elle et le monde.

Elle aperçoit, dans un recoin, une attraction étrange : une caravane sombre de forme cylindrique sur laquelle figure comme seule indication en lettres de néon mauves : « Miserrimus ».

Elle s’y hasarde.

À l’intérieur, on se croirait dans une cave voûtée percée çà et là de trous de lumière. Une douce atmosphère y règne, agréable ; Jade perçoit le son de l’écoulement d’un filet d’eau, comme le produirait un ruisseau souterrain.

Elle est accueillie par SOREN, un homme sans âge – il a entre trente et cinquante ans, peut-être même plus, c’est difficile à dire. C’est un homme très élégant, maniéré, aux allures de dandy. Il s’exprime dans un langage très élaboré, littéraire, où pointe en permanence une sorte d’ironie discrète et humble, parfois un peu triste ; il manie le paradoxe avec entrain et jubilation.

Soren explique que ce lieu, dont il est le modeste inventeur, a pour but de récolter les récits des destinées malheureuses de ses contemporains : c'est une façon de méditer sur le malheur du monde, et sur le sien. Parfois – plus souvent qu'on pourrait le croire –, on peut trouver de la joie, de la jubilation même, à la découverte de destinées funestes – ceci dit sans moquerie aucune, mais au contraire en se mettant empathie avec l'infortuné C'est que le malheur n'est pas forcément affaire de tristesse, comme le bonheur de joie.

Soren fait visiter son « musée » à Jade. Il montre un confessionnal « moderne » qu'il nomme « Sonomaton » : une cabine destinée à l'enregistrement en toute discrétion des plaintes et des récits sur le malheur de chacun. On peut aussi y trouver une large collection de récits enregistrés de destinées malheureuses et les histoires de ceux qui se sont succédé dans cet appareil, que l'on peut ainsi écouter en toute tranquillité. Juste à côté figure un authentique divan de psychanalyste qui trône devant une large bibliothèque aux rayonnages regorgeant de livres sur le malheur – essais, romans, témoignages de toutes sortes. Et, pour finir, Soren désigne une petite scène éclairée par quelques projecteurs au centre de laquelle trône un siège. Trois petites caméras le visent, des écrans lui font face : c'est un petit plateau de télévision. On peut là aussi regarder sur les écrans des reportages, documentaires et fictions sur l'infortune.

De l'autre côté du musée de Soren figure des présentoirs qui proposent une grande collection de magazines « people » dont il est particulièrement fier : une longue litanie sur les malheurs réels ou supposés des célébrités du monde !

Un écran projette une collection d'images – peintures, dessins, photographies – ayant trait aux destinés particulièrement malheureuses et à l'expression de celles-ci. Un ordinateur permet au visiteur de les consulter à son rythme et à sa guise et d'accéder à une base aux milliers de références.

Mais c'est au centre de la pièce que figure sa pièce maîtresse : une stèle translucide sur laquelle on peut lire deux fois le mot « Miserrimus » qui forment

une croix. Soren explique que cette stèle reproduit en la stylisant une tombe de la cathédrale de Worcester en Angleterre : c'est elle qui lui a donné l'idée de ce musée en même temps que sa vocation. Il s'agit d'une tombe vide sur laquelle est inscrit ce seul mot « Miserrimus » – qui signifie, en latin, « le plus malheureux ». Depuis, Soren s'est mis en tête de trouver ce plus malheureux des hommes, ce « Miserrimus », le digne propriétaire de ce sépulcre. Il parcourt le monde dans ce dessein, et a eu l'idée de ce musée ambulante pour rencontrer les candidats à ce tombeau symbolique – aussi pour en financer cette expédition – la plus noble qui soit.

Soren invite Jade avec douceur à raconter sa propre histoire : il sait que personne n'entre dans ce lieu par hasard. Elle a le choix : Sonomaton, divan ou plateau télé, peu importe... De toute façon, à moins qu'elle en exprime la volonté, Soren change le nom de ses candidats. Jade peut aussi parler au nom de quelqu'un d'autre : il a remarqué que souvent les gens préfèrent raconter la destinée d'autres personnes que la leur – par pudeur, timidité, ou simple modestie. Car, ajoute-t-il exalté, être le plus malheureux est un honneur suprême ! Et en la matière, la modestie règne – ce n'est pas la moindre des vertus d'une quête sur le malheur.

Jade décline, elle préfère admirer la collection de Soren. Il la laisse seule.

Elle lit avec amusement les magazines people, passe un peu de temps dans le Sonomaton, en ressort le visage dur, puis ouvre quelques ouvrages... Il y a quelque chose de grave et d'apaisant, d'agréable dans cet endroit, elle s'y sent bien.

Alors qu'elle s'apprête à partir, Soren lui propose d'écouter une chanson : résonne alors le rythme d'une musique des Antilles : « Ô papa, quel malheur quel grand malheur pour moi... » Il s'agit de *Scandale dans la famille* interprétée par les Surfs.

Jade s'en va, heureuse, au milieu de la fête foraine, elle fredonne le couplet « « Ô papa, quel malheur si maman savait ça... »

Le lendemain, en fin de journée, Jade se glisse dans le musée de Soren.

L'atmosphère a changé : s'y diffuse une musique contemporaine angoissante ; Jade comprend par Bribes qu'il s'agit d'une évocation du malheur. Soren est assis dans un coin, maugréant, semblant souffrir, accablé. Il accueille Jade sans entrain, mais en se redressant tout de même. Il lui récite le poème d'Henri Michaud dont la musique qu'elle entend est l'expression. « *Le Malheur, mon grand laboureur, Le Malheur, assois-toi, Repose-toi, Reposons-nous un peu, toi et moi.* »

Jade le défie : elle veut raconter son histoire, sa vie, à Soren, mais dans aucun des endroits que Soren a prévu à cet effet. Elle lui propose pour cela de prendre l'air : une marche vespérale dans la campagne environnante aidera à l'évocation de sa propre vie... Et fera du bien à Soren ?

Jade et Soren traversent la fête foraine en silence. Les lumières, les badauds qu'ils croisent, les rires et les cris des enfants, leurs sont un peu irréels.

Ils arrivent en bordure d'une rivière. Ils contemplent les plantes aquatiques : leurs longues tiges qui ondulent dans le courant alors que les lumières de la fête foraine se reflètent à la surface de l'eau forment un ballet aquatique. Comme une image du destin, sourit Jade. En face, de l'autre côté, il y a un vaste pré aux plantes sauvages abondantes ; ils s'y risquent empruntant un petit pont piéton.

Assise sur la rive, Jade parle d'elle. Soren enregistre sa voix avec un petit appareil. On entend les bruits des animaux environnants (oiseaux, insectes...) et le vent qui balaie la végétation. La lumière baisse de plus en plus.

« *Seigneur, je suis très fatigué, je suis né fatigué, et j'ai beaucoup marché depuis le chant du coq.* »

Elle se souvient de ce poème en forme de prière appris au collège – c'est l'un des seuls qui lui soient restés. Ces vers l'avaient immédiatement parlé, marqué, elle s'était profondément reconnue en eux ; ils exprimaient ce qu'elle ressentait confusément – sans doute le poids de la fatalité, une fatalité teintée d'indolence et d'ironie sur soi, une fatalité à hauteur d'enfant. La drôle de fatigue qui accable ce « petit enfant nègre » – c'est le nom du poème – était ainsi la sienne, elle est encore la sienne. Jade a l'impression d'être née malheureuse. Ce sentiment a peu à voir avec la mélancolie, les « humeurs noires » qui ont tant été explorées, adulées, chéries même tout au long du XIX^e siècle romantique et au début du XX^e – avant que les deux guerres mondiales ne viennent en changer les coordonnées. Nulle langueur monotone, spleen, accablement devant le vol inexorable du temps et la vacuité de l'existence : son malheur à elle n'est pas triste et grave.

Non, il est ailleurs, il revêt une autre forme, suffisamment confus pour paraître parfois irréel, suffisamment insistant pour être vraiment tout de même. Jade parle de ses crises de peur qui l'envahissent depuis son enfance, des crises dont elle ne peut pas maîtriser les effets. Elles arrivent sans crier gare et la paralysent, lui coupent le souffle, l'empêchant de faire quoi que se soit. Son médecin parlait de crises de spasmophilie – mais donner un nom aux choses n'a jamais suffi à les soigner.. C'est même, en l'occurrence plutôt le contraire. Et puis ces crises sont peut-être aussi l'expression d'autre chose.

Jade est sûre que ses crises constituent une sorte de purge : comme si le malheur diffus qu'elle avait en elle sortait à ce moment-là, comme si son corps devait s'en purger régulièrement.

Jade aimerait vivre simplement, traverser sa vie sans trop de heurt, sans grand projet non plus : juste essayer non pas vraiment d'être heureuse, mais disons apaisée. Se purger une bonne fois.

Car Jade a « des petits bonheurs » aussi : poser ses pieds nus sur les dalles froides en marbre du salon, sentir les gouttes de pluies fines sur le visage, le vent qui soulève les cheveux et sa robe, s'en remplir les poumons... Ce qui est bien aussi, c'est de tenir le pommeau de douche longtemps sur sa poitrine et de sentir cette intense chaleur lui ruisseler sur tout le corps...

Jade travaille comme rédactrice pour des catalogues de vente par correspondance. C'est elle qui écrit : « pull échancré maille torsadée femme, existe en cinq coloris » etc. Un travail peu contraignant qu'elle peut faire de chez elle : avec ses crises, elle ne se sent pas d'aller travailler en collectivité.

La nuit est tombée maintenant. Soren et Jade reviennent en silence vers la fête foraine, guidés par ses sons et ses lumières.

Arrivés à la porte de son attraction, Soren dit à Jade qu'elle ne doit pas tourner le dos au malheur, essayer de s'en échapper, mais au contraire lui faire face, et de le traverser. « Le bonheur n'est pas le contraire du malheur, il en est le fond ».

Sans un mot de plus, il entre dans son musée et en ferme la porte.

Le néon « Miserrimus » s'éteint, laissant Jade dans la pénombre – seule la rumeur des lumières de la fête parvient à dessiner le contour des ombres.

3

La place de la fête foraine : le jour se lève à peine alors que les forains rangent leur matériel, ferment leurs attractions, accrochent leurs caravanes : c'est le départ.

Soren est au volant de son petit camion – une sorte de mobil home bricolé – qui remorque son musée. En quittant la place, au stop, il aperçoit Jade, une petite valise à la main. Sans un mot, sans même saluer Soren, elle ouvre la porte côté passager et s'assied. « Allons-y » affirme t-elle.

Soren un peu gêné, démarre.

Les paysages de grandes plaines monotones insistent dans la lumière du petit matin – on voit le soleil et ses pâles rayons d'automne à l'horizon. Une discussion houleuse commence.

Soren affirme que Jade ne peut pas le suivre et qu'elle devra descendre à la prochaine ville. Il vit en solitaire, c'est une impérieuse nécessité à son équilibre. Et puis... Jade est une femme, et il craint la compagnie des femmes plus que de raison.

Jade rétorque qu'elle ne s'impose pas. Elle dormira à l'hôtel dans les endroits où ils passeront – elle a des petites économies et peut travailler à distance à la rédaction de ses catalogues. Elle est convaincue que le musée Miserrimus a besoin d'une seconde personne. Et d'une présence féminine justement. Il y a de nombreux aspects du malheur inaccessibles aux hommes.

Soren est en lutte contre lui-même. Il semble être pris de panique.

Mais Jade tient bon. Elle lui lance comme un défi : elle ne fait que suivre la prescription de Soren : traverser le malheur et non pas chercher à lui tourner le dos : c'est ce que fait Soren non ? Et bien ils seront deux maintenant à chercher ce « Miserrimus »... Qui est d'ailleurs certainement une femme.

La route défile en silence.

Synopsis - 2° partie – février 2014

4

La zone industrielle et commerciale d'une petite ville de province s'éveille dans la lumière jaune paille du soleil matinal : les véhicules de ramassage des ordures ralentissent le va-et-vient des camions de livraison de marchandises, les petits tracteurs qui tirent les chariots entament leur ballet sur les parkings, réveillant ainsi les occupants des voitures et camionnettes garées là pour la nuit ; dans les magasins, le personnel de nettoyage et d'entretien s'active et les équipes de surveillance – maitres-chiens, contrôleurs, guetteurs – se mettent en place ; les voitures des voyageurs quittent les hôtels bon marchés en croisant sur les échangeurs celles des premiers employés...

Dans une chambre d'un de ces hôtels « low cost », Jade entrevoit par la petite fenêtre ces prémices de l'activité diurne. Un petit enregistreur à la main, elle en décrit brièvement certains aspects, avec des mots isolés en détachant distinctivement chaque syllabe : « ballet » – « paille » – « domicile » – « chariot » – « graviers » – « ordures »...

Jade prend un petit-déjeuner à la cafétéria : sous les lumières des néons jaunâtres, la petite salle toute en longueur est déserte ; des écrans plats accrochés sur chaque mur de la salle diffusent les programmes d'une chaîne d'information en continu, composant des sons hachés, nerveux et énervant. Jade converse avec CATHERINE, une femme d'une quarantaine d'années, seule âme qui vive ici, employée de l'hôtel – on n'entend pas leur échange, le bruit des téléviseurs est trop fort.

Jade traverse les parkings à pied en croisant les premiers clients de la journée – slalomant entre voitures et chariots. Elle escalade une petite butte et aperçoit de l'autre côté, en contre bas, l'activité des forains qui montent leurs attractions : manèges, baraques à tir, maison hantée, etc. Elle y retrouve la caravane métallique « Miserrimus » – le néon est éteint et la porte fermée. Elle frappe, en vain. Elle se rend vers le camion de Soren qui se trouve à proximité et frappe à nouveau sur la porte arrière, sans réponse.

Jade s'informe auprès d'autres forains, mais personne ne sait où peut être Soren – ses disparitions, surtout nocturnes, sont fréquentes et n'inquiètent personne.

5

Jade passe la matinée dans le grand centre commercial constitué d'un hypermarché et d'une multitude d'enseignes de meubles, d'habillement, de bricolage... L'activité réduite de ces espaces à ces heures de la journée en renforce le caractère désuet, un peu triste : les couleurs criardes des panneaux et des enseignes lumineuses paraissent à Jade d'autant plus « forcées » : elle en note le terme dans son petit enregistreur. On la voit discuter avec les gens qu'elle croise, employés, surveillants, clients. Elle leur tend son enregistreur, sourit beaucoup. Elle s'annonce à eux comme faisant une enquête sur le malheur. Certains de ses interlocuteurs haussent les épaules, d'autres s'amusent. Quelques sentences sur le malheur sont proférées. On montre le ciel, on hausse les épaules, on prend des poses fatalistes – une dame offusquée lui rétorque que c'est du bonheur dont il faut s'occuper, le malheur, chacun sait ce que c'est...

Une conversation s'engage avec un vigile, SANSAN, un ancien clandestin burkinabé. Mais un autre surveillant interrompt rapidement l'échange ; il demande à Jade de la suivre à la rencontre du responsable de la sécurité du centre tout en menaçant Sansan. Dans cet espace aux murs constellés d'écrans reliés aux dizaines de caméra de surveillances placés dans le centre, le RESPONSABLE demande à Jade manu militari de lui donner son enregistreur. Elle refuse obstinément et se ferme dans un mutisme que toutes les menaces du responsable ne parviennent pas à forcer. Las, il la presse de déguerpir : le centre commercial est un espace privé qui n'a que faire des oiseaux de malheur dans le genre de Jade. Il rajoute, sentencieux et fier de sa trouvaille, qu'ici, la satisfaction des clients entraîne des emplois et donc le bonheur de la société tout entière.

6

C'est le début de l'après-midi et Jade retourne à la fête foraine. Le néon « Miserrimus » est toujours éteint et la caravane fermée. Jade inspecte mieux que lors de sa première venue, elle en fait le tour, fouille, scrute sous la caravane... Sous le marchepied, elle trouve une clef à peine cachée.

Jade vient à peine d'allumer les lumières du musée qu'elle entend que l'on frappe à la porte : c'est Catherine, l'employée de l'hôtel. Jade l'accueille chaleureusement en lui proposant une brève visite commentée de l'endroit.

Catherine est particulièrement émue par la stèle translucide, qu'elle trouve très belle et digne ; elle annonce timidement connaître elle aussi un « Miserrimus », qui mériterait une telle stèle. Elle veut bien en raconter l'histoire – elle en a un peu peur mais elle sent que ça pourrait la soulager, lui faire du bien : Jade a quelque chose dans son visage qui lui inspire confiance. Jade désigne le « Sonomaton » le divan ou le petit plateau de télévision... Mais Catherine aimerait quelque chose de plus simple : juste un entretien, qu'elle puisse voir Jade en face. Elles décident de s'asseoir toutes les deux sur le divan ; Jade place son petit enregistreur devant Catherine.

7

Catherine parle doucement, sa voix tremble un peu mais elle s'exprime dans un beau français presque littéraire.... Elle commence par parler de ses terreurs d'enfant, lorsque son père mettait des outils – des marteaux, des tournevis, des pinces – sur la table, pendant les dîners. Elle se souvient d'un homme dur, très sévère, menaçant, aux colères homériques... C'est ce « fantôme » – son père est mort alors qu'elle avait 11 ans – qui pourrait être ce « Miserrimus »... Elle le comprend, maintenant qu'elle a pu reconstituer pas à pas sa vie, constatant combien sa destinée fut malheureuse.

Catherine raconte l'enquête qu'elle a du mener : c'était une nécessité pour elle, pour « faire le deuil »... Elle effectue ainsi, par petites touches, de souvenirs en déductions, le portrait d'un homme complexe, secret, poétique et violent..

Agent du FLN durant la guerre d'Algérie, son père, Mohamed Tahar, a subi la torture. Fils d'une famille de propriétaires terriens, il est venu en France au milieu de la guerre sans doute pour se cacher. Il y est resté en contact avec le FLN, sans que l'on sache si c'était de façon contrainte ou non. Surtout, Catherine en est presque sûre, il est devenu à son tour un tortionnaire – soit en Algérie, ce qui pourrait expliquer sa retraite, soit une fois arrivée en France. Marié, père de trois enfants ici, il avait aussi une famille restée de l'autre côté de la Méditerranée – une autre femme et deux enfants. Aucune des deux familles ne connaissait l'existence de l'autre. Il avait ainsi deux identités, deux dates de

naissances. Fantôme parmi les vivants, il s'est défenestré à son domicile en juillet 1978.

Mue par un mouvement spontané, Jade enlace Catherine.

Jade et Catherine sursautent à la voix de Soren qui transperce le silence, apparu comme par magie. Catherine se lève, ramasse ses affaires et sort sans dire un mot mais en échangeant un regard empreint de tendresse avec Jade.

Visiblement fatigué, Soren s'affale sur le divan et demande à Jade de le laisser seul. Jade approche son enregistreur de sa bouche et prononce en regardant Soren fixement : « fantôme », « torture », « double », « exténué ».

8

Lorsque Jade retrouve la caravane de Soren, en fin d'après midi, elle est ouverte au public. A l'intérieur, Soren est en grande conversation avec un groupe d'adolescents en pamoison devant sa riche collection de reproductions de « vanités ». On perçoit la bravade des jeunes gens face à ces images de crânes qui les amusent et les impressionnent à la fois. Soren, en forme, semble s'amuser avec eux, renforçant leur trouble. « Ces crânes sont mes seuls vrais amis, ils sont ma famille, ce sont mes semblables » leur lance-t-il grandiloquant.

Lorsque les adolescents quittent la pièce, ravis, Jade et Soren se retrouvent seuls. Ils se dévisagent un moment. Jade sort son enregistreur et note « Semblable ». Soren lui répond qu'elle ne peut pas comprendre : « aucune femme ne le peut »... Et, de toute façon, elle va devoir le quitter et le laisser seul mener sa quête.

« Comment s'appelle-t-elle ? » demande Jade subitement. Soren fait mine de ne pas entendre. Jade continue : « Comment s'appelle celle qui vous a tant fait souffrir ? » Soren regarde longuement Jade en silence. Il va chercher une grande photo en noir et blanc et lui tend : elle y découvre une vieille femme africaine, âgée, extrêmement maigre, aux traits incroyablement ridés. « Lo'Ono » présente-t-il. Il l'a rencontré en Ouganda.

Soren raconte son histoire, de plus en plus lyrique, enflammé : Lo'Ono était membre des Iks, une tribu qui avait été déracinée par le gouvernement ougandais pour construire une réserve. Une famine s'en était suivie et les Iks

avaient perdu tout repère et toute convenance sociale : le père volait son fils, le frère sa fratrie etc... Dans cette société très dure, sans concession, on mourrait seul - parfois assassiné par les membres de sa propre famille. Des cas de cannibalisme ont été rapportés, d'inceste aussi. Soren s'était pris d'affection - sans que ce soit réciproque - pour le vieil Lolim, le sorcier aux pouvoirs impuissants de la tribu, et de sa femme, Lo'Ono, devenue aveugle et dont les forces déclinaient progressivement. Un jour, la vieille est tombée dans un ravin sous les quolibets des enfants et des adultes qui assistaient à la scène. Elle riait elle aussi de son sort. Certains la frappaient, accélérant ainsi son agonie, mais elle riait toujours. Soren, averti par l'agitation, accouru ; il se fâchât contre les moqueurs et prit dans ses bras Lo'Ono, pour soulager sa souffrance. Lo'Ono le supplia de la laisser ; devant son refus, elle se mit à pleurer. Elle rassembla alors ses dernières forces pour lui dire : « A cause de toi je vais mourir en me rappelant qu'il fut un temps où les gens s'entraidaient, où ils étaient gentils et bons. Tu as fait de moi l'être le plus malheureux qui n'ait jamais existé sur terre. » Lo'Ono est morte le lendemain, sans que les soins de Soren n'ai pu la soulager.

Soren est debout, il exulte. « Le malheur est affaire de destinée, pas de souffrance ! ». Il ajoute : « La mienne est maudite... Et joyeuse ! ». Il sort de la pièce comme on sort de scène, en faisant un salut, laissant Jade à ses interrogations.

9

Entre presque simultanément – Soren le bouscule presque – un grand type maigre aux petites lunettes en métal, souriant, affable. Il se présente à Jade : Professeur CASEY, directeur du centre pluridisciplinaire d'études scientifiques « Edward Murphy », du nom du génial inventeur de la loi du même nom. Jade lui demande de revenir, l'informant que le musée va fermer. Masi Casey insiste : ses travaux vont intéresser au plus haut point les instigateurs de cette noble entreprise qu'est la quête de ce « Miserrimus » ! La méthode scientifique est seule susceptible, pérone t-il, de mener à bien cette recherche – elle pourra, sans nul doute, éclairer de ses lumières radieuses les instigateurs de ce concours du plus malheureux ! Casey tend à Jade une carte : il faut passer le voir dans son centre de recherche moderne. Jade lui demande le nom de sa spécialité. Il répond, solennel : « l'Emmerdologie »... L'étude des emmerdements, des

catastrophes personnelles, de la loi des séries, et de cette fameuse loi de Murphy, qui veut qu'entre deux options, c'est toujours la pire qui advient. Jade ne peut se retenir de rire... « L'Emmerdologie » ?! Il rit avec elle : l'Emmerdologie est une science joyeuse, fille de toutes les sciences ! Le 19^o siècle a été celui du triomphe des sciences physiques, le 20^o celui des sciences humaines, l'Emmerdologie, qui les réunit, verra son règne advenir au 21^o siècle !

10

Il fait nuit dans la zone industrielle et commerciale. Jade regarde à la fenêtre les néons violacés qui diffusent leur lumière striée dans ces espaces obscurs, faisant surgir par endroit les éclats métallisés des véhicules garés là pour la nuit. Elle aperçoit les mouvements entravés de leurs occupants qui tentent de trouver le sommeil. Au loin sur la rampe passe en trombe la voiture d'une entreprise de surveillance privée...

Elle prononce doucement et nettement, dans son enregistreur : « emmerdement », « science », « néon », « maudite », « joyeuse », « striée »...

A suivre...